

---

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Nora**

Élie Klein

---

Volume 34, numéro 3 (201), juin 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Klein, É. (1992). Nora. *Liberté*, 34(3), 34–47.

ÉLIE KLEIN

NORA

Madame Gehlsen venait tout juste d'avoir trente ans lorsque son mari la quitta. Rien ne semblait avoir préparé ce départ. Michel Gehlsen était un homme doux; attentif aux besoins de sa femme, il n'avait jamais cessé de l'aimer, malgré ses impatiences et l'indifférence qu'elle paraissait parfois lui manifester. Madame Gehlsen en effet, sans mépriser le travail de son mari, ne lui posait jamais de questions, ne s'inquiétait pas lorsque, revenant le soir fatigué, il soupirait en montant dans sa chambre, ou marmonnait tout seul étendu sur le sofa. Madame Gehlsen avait ses propres soucis; informaticienne, elle supportait mal le climat de rivalité et d'envie qui régnait dans son milieu; elle n'entretenait d'ailleurs presque aucun rapport avec ses collègues, et ceux-ci, la voyant prétexter un empêchement chaque fois qu'ils l'invitaient à dîner, finirent par la mettre eux-mêmes à distance, et ne lui parlèrent plus qu'avec une bienveillance faite de respect autant que de mépris. Madame Gehlsen n'y attachait pourtant aucune importance; le soir venu, elle regagnait aussitôt son atelier, une chambre assez petite mais bien éclairée que Michel lui avait aménagée à l'étage. Et bien qu'à l'heure du repas elle ne manquât jamais de lui caresser tendrement le cou en passant derrière lui, bien qu'elle l'approuvât dans tout ce qu'il disait, même quand il savait qu'il avait tort, Michel sentait bien que sa femme n'appartenait pas à sa vie, qu'elle évoluait ailleurs, et que les lois de son existence lui étaient inaccessibles;

c'était comme si pour Madame Gehlsen le temps avait eu une teneur différente, comme si par ses gestes, par ses paroles, par son seul regard, elle en ralentissait le cours, et le rendait étranger aux autres.

Après le départ de Michel, Madame Gehlsen ne changea rien à ses habitudes; elle ne prit pas de vacances, continua de fréquenter les mêmes lieux et ne songea même pas à vendre la maison; elle décida de la garder et ne modifia rien à son organisation. Quelque temps après le départ de son mari, Madame Gehlsen demanda le divorce, dans l'unique but — je le sus plus tard — de retrouver son nom de jeune fille.

Elle redevint donc Nora Mendel, et lorsque je vins lui rendre visite pour la première fois depuis leur séparation, elle me reçut avec un visage qui me parut plus lumineux et plus serein qu'à l'ordinaire. Elle n'était pas joyeuse — elle aimait Michel, et bien qu'elle ne laissât pas voir sa douleur, je sentais en elle de la résignation et même de l'amertume. Mais elle devait en même temps être soulagée de son départ, et j'avais bon espoir de la voir à ce moment s'épanouir véritablement. Je lui parlais d'ailleurs beaucoup de sa peinture — elle avait repris depuis peu l'aquarelle et s'était mise à faire de tout petits tableaux où figuraient des visages d'hommes et de femmes entrelacés, baignés les uns dans les autres. C'est aussi vers cette époque que commença chez elle un rituel assez étrange: tous les soirs, après le repas, elle allait se recueillir au pied d'un mur, au fond de son jardin. Qu'y faisait-elle exactement? Je ne l'ai jamais su. Je pense seulement que cela n'avait pas grand-chose à voir avec le départ de Michel, et bien que je ne lui en aie jamais parlé, je suis sûr pourtant que ces «recueils» ont eu pour elle une grande importance, qu'ils ont même constitué, pour un certain temps du moins, le centre de sa vie.

Nora et moi nous connaissions depuis plusieurs années. Nous étions entrés au Collège au même moment; elle arrivait des États-Unis avec ses parents et parlait à peine le français; pour ma part, je venais d'être renvoyé d'une autre école, où l'on m'avait jugé «indésirable». Cela ne m'avait pas vexé, à l'époque, mais j'en avais tout de même ressenti un certain choc, et à partir de ce moment, je me rendis compte que les autres m'observaient, que je pouvais être aussi bien pour eux un objet d'estime ou de blâme. Je me mis donc à observer, moi aussi, avec la tendance que l'on a parfois à s'élever au-dessus de ceux que l'on n'ose pas soi-même approcher. Nora, moins fière, sûrement, mais aussi seule que moi, fut ainsi la première personne de qui je tentai de me faire l'ami, et je ne tardai pas à tomber amoureux d'elle. Cela ne dura pas, du reste: d'une part, j'étais très maladroit et sa timidité, loin de m'encourager au silence, m'entraînait plus loin dans ma bêtise; d'autre part, tout indifférente, toute nonchalante qu'elle pût paraître, elle avait déjà fait son choix, et par la subtile habileté à se retirer qui était la sienne, elle avait attiré à elle celui qui devait, quelque cinq ans plus tard, devenir son mari.

Ils formèrent dès le début un couple heureux et uni, que rien ne semblait perturber, ni leurs études (Michel était assez mauvais élève, et sans l'aide de Nora, il n'aurait probablement pas réussi) ni leur avenir ensemble.

C'est surtout avec Nora que je devins intime. Je la faisais plus volontiers la confidente de mes déboires amoureux; je ne ressentais en effet plus aucun besoin de la séduire, j'étais tout à fait libre de la prendre à témoin sans qu'elle pût voir là une façon détournée de revenir à elle. Et son silence, qui, lorsque je me croyais amoureux d'elle, me pesait tant et faisait de moi un imbécile, devenait alors pour moi une source d'apaisement: j'y voyais une réelle compréhension, une complicité même, que toutes les bonnes paroles de Michel n'auraient jamais pu m'apporter. Nora, de son côté, me tenait au courant de ses conflits avec

ses parents, qui redoutaient un mariage trop précoce; et comme je les connaissais un peu, elle me demanda, à quelques reprises, d'arbitrer leurs désaccords.

Mon intervention toutefois ne changea rien à la situation; un an avant mon départ, Nora quittait la maison et aménageait avec Michel dans un petit appartement, non loin du Collège. C'est là que j'allais les voir; lorsque nous finissions plus tôt, nous déjeunions ensemble et passions l'après-midi sur leur balcon, à discuter de choses et d'autres.

L'été qui suivit la fin de l'année scolaire, nous nous vîmes encore beaucoup; ce fut, je crois, le dernier moment où je les crus vraiment heureux. Michel allait entreprendre ses études de génie, Nora s'était inscrite à une école de Beaux-Arts, et moi je partais pour l'étranger, sans savoir combien de temps je resterais et peut-être même avec la vague intention de m'installer en Suisse, où vivaient mes grands-parents.

Mon départ ne dut pas les chagriner beaucoup; ils ne pensaient tous deux qu'à leur mariage; les joies déjà goûtées de la «vie à deux» annonçaient des joies nouvelles, mystérieuses et douces, qu'il leur était donné à eux seuls de connaître. Le jour de mon départ, ils étaient tout de même venus me voir, et m'avaient fait promettre de ne pas les oublier. De fait, Nora et moi nous écrivîmes les premiers temps, mais très vite notre correspondance devint irrégulière, et bientôt, soit parce qu'il lui pesait de me répondre, soit parce qu'elle s'était lassée d'une amitié de collègue, je n'eus plus de ses nouvelles. Elle avait dû se dire, pendant quelque semaines: «Ah! il faut que je lui écrive», puis avait complètement oublié. J'avais d'ailleurs moi-même mes préoccupations; mes études traînaient en longueur, l'argent commençait à me manquer et je supportais de plus en plus mal la solitude.

À mon retour — j'étais resté cinq ans à l'étranger —, je me dépêchai de chercher du travail et ne tardai pas à

trouver un emploi dans une petite pharmacie. Je ne songeais alors qu'à me marier à mon tour, je voulais m'engager dans une nouvelle existence, il ne m'était donc pas venu à l'idée de renouer avec mes anciens amis, ni même de prendre de leurs nouvelles. Un jour pourtant — cela devait faire six mois que j'étais revenu —, je rencontrai par hasard Michel, dans un petit café, près de mon travail. Aussitôt qu'il me vit, il vint vers moi avec un large sourire. Il dit en cette occasion tout ce qu'il convenait de dire: il était «tout à fait enchanté» de me revoir; il me demanda de mes nouvelles, m'assura que je n'avais pas du tout changé, m'annonça qu'il était marié depuis bientôt trois ans, et pour finir, m'invita à dîner la semaine suivante; Nora, ajouta-t-il, serait ravie elle aussi que nous nous retrouvions.

C'est ainsi que peu à peu je redevins leur ami. Quelque temps après leur mariage, Nora avait acheté une maison, un peu à l'écart du centre-ville; c'est là qu'ils me reçurent la première fois, et toutes les fois suivantes. Chaque vendredi, en quittant la pharmacie, je me rendais chez eux à bicyclette ou à pied; l'été, nous mangions sur la terrasse et restions de longues heures à discuter dans le jardin. Très vite, nos repas du vendredi soir devinrent pour nous une sorte de tradition, un pacte qui nous unissait dans nos solitudes respectives, et qu'il nous eût paru très pénible de rompre. Michel et moi étions devenus comme de vieux frères, qui ne s'étaient jamais compris, mais qu'une affection secrète avait insensiblement rapprochés et maintenant unis dans une silencieuse complicité. Nous parlions le plus souvent de choses anodines, des menus événements de la journée, quelquefois aussi de politique. Mais lorsque Nora voyait ma passion monter, lorsque je défendais un point de vue avec trop de chaleur, elle fronçait les sourcils et jetait sur moi un regard sévère; je comprenais alors qu'en m'emportant ainsi je commettais une «faute de goût», que je déplaçais quelque chose dans l'ordre spécifique qu'elle communiquait à la réalité et dont elle seule connaissait les

lois. Je m'arrêtais aussitôt, et elle me gratifiait alors d'un sourire à la fois tendre, maternel et ironique.

Lorsque j'appris que Michel allait partir, je me rendis compte que je ne connaissais presque rien de leur vie, que je n'en avais pénétré que la surface, et que tout ce qui se passait en mon absence, c'est-à-dire l'essentiel, m'était tout à fait étranger. De quoi parlaient-ils lorsqu'ils étaient seuls? Michel était-il aussi attentionné et doux que je l'avais pensé? Comment acceptait-il les impatiences de Nora? Et Nora elle-même, que pouvait-elle attendre de cet homme? Comment voulait-elle être aimée? Cette tranquillité, cette mesure, cette maîtrise de soi dont elle s'enveloppait, ne devaient-elles pas abolir entre elle et son mari tout désir, et même tout besoin de séduction? Au début, peut-être, l'amour avait-il pu vaincre tous ces obstacles, mais le charme des premiers temps avait dû s'éteindre peu à peu, à mesure que Michel se fondait à l'«ordre des choses» que Nora avait tacitement imposé.

\*

Après le départ de Michel, je continuai de rendre visite à Nora tous les vendredis soirs. Je m'informais discrètement de sa santé (elle me semblait fatiguée depuis quelque temps), évitant de faire allusion à Michel et parlant surtout de moi, avec une certaine ironie qui devait lui plaire. Je me vantais devant elle d'être l'un des jeunes pharmaciens «les plus prometteurs», un de ceux qui contribueraient à faire de l'homéopathie la médecine de l'avenir, et ainsi de suite. Nora souriait, amusée; c'était ainsi qu'elle aimait les conversations; elle ne voulait pas avoir à s'engager, à débattre, à répondre; être ainsi le témoin de mes facéties lui suffisait; elle m'encourageait seulement à poursuivre, de temps à autre, par un léger signe de tête, ou simplement par un regard un peu insistant. Elle riait même de bon cœur lorsque je lui confiais, comme au temps où nous étions étudiants, mes

échecs amoureux; et comme je me donnais toujours le beau rôle, elle compatissait, et cela me consolait.

Un soir (nous étions à la mi-mai et les journées étaient encore fraîches), je vins après dîner lui apporter des fleurs. Comme ce n'était pas «notre jour, et que je ne l'avais pas prévenue de ma visite, j'hésitai à sonner directement et voulus passer par le jardin pour m'assurer qu'elle était bien seule. Mais en longeant la clôture, je vis, au pied du mur de pierre qui séparait son jardin de celui des voisins, une ombre agenouillée, que, malgré l'obscurité naissante, je reconnus être celle de Nora. Je ne pouvais voir précisément ce qu'elle faisait, mais elle ne me paraissait pas du tout consciente qu'on l'observait; pour ne pas la déranger, je retournai lentement vers la porte d'entrée; j'hésitai un moment à y laisser les fleurs, mais il me sembla plus prudent de les rapporter: en les découvrant sur le seuil le lendemain matin, elle aurait tout de suite compris que je l'avais vue, et elle en aurait été certainement troublée.

Le lendemain — c'était le vendredi —, je me rendis chez Nora vers sept heures, comme d'habitude. Je l'aidai à préparer le repas, lui racontant ma journée, et insistant sur les détails qui auraient pu l'amuser. Mais elle me parut ce soir-là plus sérieuse qu'à l'ordinaire; même si elle m'écoutait avec attention, elle ne répondait guère à mes sourires et dirigeait sur moi un regard lointain, comme si elle avait cherché dans mes paroles insignifiantes quelque chose de vrai, quelque chose de très ancien, qui lui était depuis longtemps destiné. J'eus à nouveau le sentiment de ne rien savoir de Nora; était-ce parce que je l'avais vue, la veille, agenouillée devant le mur, et que j'avais ainsi — bien qu'involontairement — attenté à sa solitude? Ou était-ce parce que, ces derniers temps, Nora avait réellement changé et qu'il m'était désormais encore moins possible de la suivre, quelque effort que je pusse faire?

Le lendemain, je m'occupai toute la journée à quelques menus travaux dans mon appartement; l'image de Nora, à

genoux devant le mur, me fascinait; qu'y faisait-elle, précisément? combien de temps était-elle restée ainsi immobile? était-ce la première fois, ou venait-elle là toutes les nuits, obéissant à une nécessité inconnue? Tout en mangeant, le soir, je méditais un plan qui me permettrait de satisfaire ma curiosité sans éveiller les soupçons de Nora; j'irais me poster de l'autre côté du mur; si, comme l'autre fois, elle venait s'y recueillir, je pourrais alors l'entendre, et, d'après les bruits qu'elle ferait, me représenter ses gestes et l'expression de son visage.

Vers neuf heures, je me rendis chez elle. Le jardin était désert; il faisait encore clair, et il était possible de distinguer, le long du mur, les tulipes que Michel avait plantées, trois ans auparavant. Le jardin des voisins n'était séparé de la rue que par une haie, qu'il ne me fut pas difficile d'enjamber. Je longeai ensuite le mur et m'arrêtai à l'endroit en face duquel Nora m'avait semblé se tenir le soir où je l'avais aperçue. Je me retournai alors pour examiner les lieux; la maison paraissait inhabitée; les propriétaires étaient sûrement partis pour l'été et ne reviendraient que dans quelques mois. Le gazon n'avait pas été coupé depuis le début du printemps; des feuilles mortes de l'an passé jonchaient le sol et répandaient dans l'air une forte odeur d'humus; à ma droite, les fleurs d'un vieux pommier formaient déjà au pied du mur un épais tapis. Je m'assis enfin; la nuit était maintenant tombée, tout était immobile.

Je ne tardai pas à entendre de l'autre côté un bruit de pas. Comme je l'avais prévu, Nora venait se recueillir près du mur. Je pus l'entendre s'approcher, puis s'agenouiller — nous étions l'un face à l'autre dans le même silence. À ce moment, je ressentis un vif malaise; je me rendais compte à quel point tout cela pouvait être ridicule. J'étais une sorte de voyeur, un espion venu là satisfaire une curiosité inutile et malsaine. J'avais fait de Nora un mystère et je cherchais maintenant à rompre le charme que j'avais créé, je pensais découvrir enfin qui elle était en donnant une signification

extraordinaire à des gestes peut-être banals, en attendant de quelques bruits indistincts qu'ils me livrent la vérité de son être.

J'eus alors envie de partir, de la laisser seule, afin d'être moi-même soulagé du poids de sa présence. Nora était là, en face de moi, il me semblait entendre sa respiration, son visage frôlait presque le mien, et d'être soudain si près d'elle me remplissait d'un sentiment de détresse et d'impuissance.

Il devait être passé minuit quand je l'entendis enfin se lever et partir. Je restai là quelque temps, incapable de faire un geste; je la sentais encore devant moi; je sentais son regard traverser le mur et se prolonger au loin; je sentais ses doigts humides se poser sur le sol; j'étais imprégné de sa présence, et même après m'être levé, même sur le chemin du retour, même chez moi, étendu sur mon lit, sans force, je continuais de partager son existence.

Le lendemain, je me réveillai quelque peu apaisé. Les événements de la veille me semblaient étrangement lointains, et la perspective d'une excursion à bicyclette, d'un bon déjeuner en ville et d'une soirée passée à lire me rassérena tout à fait. Il commençait à faire plus chaud et, dans la rue, hommes et femmes se promenaient déjà en tenue d'été. Je m'attardai longtemps au bord du fleuve à regarder passer les bateaux, et vers cinq heures, je rentrai chez moi, avec la vague intention d'inviter une amie au cinéma. Mais bientôt, la pensée de Nora commença de nouveau à m'obséder. J'essayais de lire, mais j'étais brusquement pris de fatigue et, sans pouvoir dormir, je restais assis, à compter les chapitres de mon livre et à évaluer combien de temps il me faudrait, en maintenant un rythme régulier, pour le terminer.

Il était huit heures; Nora ne tarderait pas à retourner au mur. Je me dis alors qu'il me serait beaucoup plus pénible de rester chez moi et de la savoir seule que de passer la moitié de la nuit en face d'elle, sur le sol humide, avec

l'illusion de l'avoir toute à moi. Je me dépêchai donc d'arriver au mur, et après m'être assuré qu'elle n'y était pas encore, je m'installai au même endroit que la veille. Tout en attendant sa venue, je me promettais de m'attacher cette fois aux moindres bruits, aux moindres signes qui pourraient m'apprendre ce qui la poussait à se recueillir là toutes les nuits.

Dès que je l'entendis, je collai mon oreille contre le mur. De temps à autre, un petit bruissement indiquait qu'elle changeait légèrement de position ou qu'elle écartait une branche qui la gênait. Mais je n'entendais ni murmure, ni chuchotement, ni plainte. Je m'étais dit au début qu'elle devait prier. Mais il était plus vraisemblable de penser que Nora trouvait devant ce mur un certain réconfort, loin des objets quotidiens, loin de tout ce qui pouvait entamer sa solitude.

Nora se leva; mais elle ne rentra pas tout de suite; elle se promena quelque temps dans le jardin pour se dégorger un peu les jambes, tout en fredonnant un air de chanson enfantine. Je m'étais habitué à ne pas la voir, il me suffisait de fermer les yeux pour me représenter ses gestes, suivre ses regards, savoir où elle posait ses mains. À nouveau, j'eus un sentiment de profond malaise; c'était comme si je n'avais pas le droit d'être là, comme si ma présence de l'autre côté du mur pesait sur Nora et l'engageait hors d'elle-même. Bien entendu, elle ne pouvait en aucune façon se douter qu'elle n'était pas seule, et comme je me maintenais parfaitement silencieux, il était impossible de penser que ma simple présence eût pu avoir un quelconque effet, une quelconque influence physique sur son état d'esprit. Et pourtant, j'étais persuadé que du simple fait que je fusse là, tout était changé pour elle, rien n'avait plus la même valeur; j'étais assis de l'autre côté, je l'écoutais, je suivais tous ses gestes, j'accompagnais ses moindres pensées, et cela seul faisait une différence, une différence impossible à mesurer bien sûr, mais une différence essentielle, sans

laquelle on ne pouvait compter et dont l'évidence me remplissait d'effroi.

Nora n'aurait pas agi exactement de la même manière si je n'étais pas venu me recueillir auprès d'elle; elle ne se serait pas agenouillée comme elle l'avait fait, n'aurait pas posé avec la même lenteur ses mains sur son visage, sa respiration aurait suivi un autre rythme, ses yeux se seraient fixés sur d'autres objets. Il suffisait qu'un être soit présent, pour accueillir chacun de ses mouvements, chacune des inflexions de sa voix (si imperceptibles soient-elles), et le monde autour d'elle en était bouleversé; il y avait quelque chose en plus dans son univers, par quoi tous ses sentiments étaient altérés. Tout enfin était décalé: décalés le temps et la position des objets, décalées les odeurs, et la lumière, et les bruits, décalées la conscience de l'espace et l'origine des sensations. L'ordre que Nora imposait aux choses avait été détourné, embrouillé; il ne restait plus qu'une réalité oscillante, ébranlée par une imperceptible métamorphose.

Nora était maintenant rentrée. Je restai encore quelque temps après elle, un peu chancelant, mais moins oppressé que la veille. J'avais compris que je ne pourrais plus me passer de ces rencontres nocturnes, et en me levant pour partir, j'étais déjà sûr que je reviendrais le lendemain.

Ainsi commencèrent nos rendez-vous quotidiens; tous les soirs, nous nous retrouvions au pied du mur, elle de son côté, moi du mien. Après mon travail, je dînais rapidement chez moi, et à huit heures et demie, j'étais déjà là à l'attendre. Elle arrivait en général vers neuf heures, et ne rentrait pas avant minuit. Dès que je l'entendais venir, je me mettais en boule (c'était la position la plus commode que j'avais trouvée: je pouvais la tenir plusieurs heures durant sans avoir de crampe et rester ainsi parfaitement silencieux). Le vendredi, je continuais de lui rendre visite; je ne faisais jamais allusion au mur bien entendu, et pour cacher mon malaise je ne parlais que de choses banales, de

mes mésaventures à la pharmacie ou du dernier film que j'avais vu. Mais Nora, telle que je la voyais ainsi, m'était devenue étrangement indifférente. La véritable Nora, celle que je connaissais et que j'avais liée à moi, celle qui ces derniers temps était devenue le centre de mon existence, celle-là ne faisait pas partie du même monde, car quelque chose d'elle s'était livré à moi, qui désormais devait m'appartenir.

Ma journée au travail se passait dans l'attente de retrouver Nora le soir. Je n'étais plus un espion, un intrus qui venait violer son intimité, mais j'étais devenu une partie d'elle-même et ma présence auprès du mur la portait, la soutenait, lui communiquait une force que nulle parole, nulle caresse n'aurait jamais pu lui procurer. J'étais plus près d'elle ainsi, invisible mais présent, que dans son salon, où je pouvais en toute liberté lui prendre amicalement les mains et la regarder dans les yeux.

Lorsque, déjà installé au pied du mur et jouant avec des brindilles en attendant sa venue, je l'entendais enfin arriver, j'étais toujours animé d'une nouvelle joie; j'étais comme l'adolescent qui, ayant donné rendez-vous à une très belle jeune fille et n'osant croire qu'à moitié que celle-ci sera fidèle à sa promesse, la voit finalement devant lui, toute souriante, comme s'il n'y avait rien là de mystérieux.

Je maintenais mon monologue silencieux jusqu'à son départ. Et je lui disais: «Te souviens-tu de cette journée de mai — Michel et toi étiez ensemble depuis tout juste deux semaines —, je t'avais prise à part pour te parler, et t'avais emmenée dans un parc, derrière le Collège? Nous avions une heure de libre et tu voulais en profiter pour être avec Michel, mais je t'avais retenue, suppliée presque de m'accorder simplement quelques minutes, j'avais, disais-je, quelque chose de très important à te dire. Tu fuyais mon regard, tu aurais voulu éviter ce type de confrontation; j'aurais dû seulement m'effacer et comprendre que les choses étaient ainsi. Mais j'insistais, et sans rien dire, maintenant un

silence qui devrait t'être insupportable, je t'obligeais simplement à rester avec moi. Nous marchions côte à côte, je sentais ta respiration oppressée, et, lorsque tu me demandais: «Alors, qu'as-tu donc de si important à me raconter?», je répondais: «Attends, tu vas le savoir.» Et, te prenant par le bras, je t'obligeais à continuer la promenade, pour que rien de la peine que j'avais ne te soit épargné, pour qu'une petite partie de cette peine pénètre même en toi, si c'était possible. Nous avons dû marcher ainsi pendant plus d'une demi-heure et je ne disais toujours rien. Lorsque la cloche sonna enfin pour nous rappeler à nos cours, tu levas pour la première fois les yeux sur moi. Je compris alors à quel point j'avais été méchant, et à partir de ce moment je te laissai tranquille. Peu à peu, j'appris à renoncer à toi et je devins ton ami. Et maintenant, tu ne penses peut-être pas à moi, mais, aussi contradictoire que cela puisse paraître, tu sais à ton insu que je suis là. Nous sommes liés par un destin secret, au cœur même de ton intimité, il y a ma présence.» Et Nora était toujours de son côté du mur, nous étions l'un face à l'autre, deux étrangers placés dans la même attente.

Un soir (ce devait être vers la fin du mois de juin), il se produisit quelque chose d'exceptionnel qui devait changer la nature de notre relation. Il était à peu près dix heures et j'étais assis au pied du mur, comme d'habitude, apaisé par la joie de me trouver auprès de Nora, quand celle-ci, je ne sais pas trop pour quelle raison, se leva brusquement et partit. Elle revint presque aussitôt (elle était peut-être simplement rentrée chercher un pull-over), mais cette interruption provoqua en moi une inquiétude nouvelle; j'eus pour la première fois le sentiment que c'était elle qui m'écoutait, elle qui m'observait, elle qui était venue à ma rencontre pour m'emplir de sa présence. Je fus pris alors d'une angoisse semblable à celle des premiers jours, quand je n'avais pas encore appris à maîtriser le pouvoir que ma position derrière le mur me conférait. J'avais cru jusque-là,

---

par l'attention que je portais aux gestes et aux pensées de Nora, me transporter progressivement de son côté du mur, j'avais cru m'être totalement épanché en elle, m'être recueilli au sein même de son silence et, en vérité, c'était elle qui avait traversé le mur; elle se trouvait maintenant avec moi, de mon côté, face à un même néant. Le mur était devenu transparent et, en s'effaçant, il nous avait désunis. Le visage de Nora, si clair auparavant, avait disparu; je ne la voyais plus, je ne sentais plus son regard, je ne l'entendais même plus bouger. Nora s'était détachée de moi; ma présence qui, il y avait quelques minutes encore, déteignait sur elle et l'imprégnait tout entière, avait violemment reflué en moi; nous nous étions tous deux ramassés, resserrés sur nous-mêmes. Nous n'étions plus face à face, mais côte à côte, et devant nous s'ouvrait un abîme, l'absence qu'avait laissée chacun de nous en s'évanouissant.

Chacun de nous avait disparu pour l'autre; à ma place, à la sienne, il n'y avait que les restes d'une promesse, celle, inachevée, qui nous avait animés pendant toutes ces nuits. Nora s'était refermée; nous étions parvenus à la fin de notre recueillement. J'étais passé par tous les degrés de son être, nous devons maintenant retourner à notre solitude, à ce qui en nous était resté intact par la présence de l'autre.

\*

Lorsque je repense maintenant à cette époque, je me dis que, même si Nora n'a jamais dû savoir ce qui s'était passé entre nous au pied du mur, elle n'en a pas moins été changée, sûrement autant que moi. Pourtant, durant les brefs instants où Nora et moi nous sommes rencontrés, je n'ai presque rien appris d'elle. Nous étions, tout compte fait, complices de si peu de chose.